NOTES ET DISCUSSIONS

I

TOUT DIRE DE CICÉRON...

PAR LE R. P. M. TESTARD
Professeur à l'Université Catholique de Louvain
B-1348 Louvain-La-Neuve (Belgique)

A propos de : P. GRIMAL, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, 478 pages.

Un livre intitulé *Cicéron*, sans sous-titre. L'auteur qui ne s'est accordé aucune limite, d'aucune sorte, dans le traitement de son sujet, s'engageait dans un dessein impossible : tout dire de Cicéron. En outre la méthode imposée à l'auteur, d'un exposé continu sans la moindre note, devait être impraticable. Et pourtant le livre est là. Gageure tenue !

Le secret de la réussite semble évident à la lecture. Pierre GRIMAL n'est pas un auteur qui connaît son sujet. C'est trop peu dire. Le lecteur échappe difficilement à l'impression qu'il lit le témoignage d'un contemporain de Cicéron. Ce contemporain ne paraît pas, à vrai dire, faire preuve d'érudition. Il raconte ce qu'il voit ou ce qu'il sait, ce qui se dit. Il a parcouru tous les sites qu'il décrit, connaît ces personnages innombrables, avec leurs aventures et celles de leurs proches — bien mieux qu'un *nomenclator* antique, car il a fréquenté personnellement ces hommes si divers. Surtout, il fut depuis la jeunesse de Cicéron, son familier, son ami et, à certaines heures, son intime, non seulement pour les confidences que Cicéron pouvait lui faire, mais pour tout ce qu'au-delà des mots, il sentait et percevait de l'être profond de cet homme. Et pourtant Pierre GRIMAL n'est pas un contemporain de Cicéron ! Mais cette impression du lecteur donne la mesure de l'ampleur des connaissances du savant, et surtout révèle la qualité d'une érudition parfaitement assimilée, chez un humaniste qui s'intéresse par-dessus tout et en fin de compte, aux valeurs humaines.

Ce livre destiné au grand public sera très utile aux savants. Sans doute n'y trouve-t-on pas l'appareil scientifique et les références aux œuvres antiques — que j'aurais parfois souhaitées. Seules concessions aux lecteurs érudits, en fin de volume : une chronologie de 12 pages, un index très précieux, en deux colonnes, sur 16 pages. Mais il demeure que tous les sujets cicéroniens sont abordés, qu'il s'agisse du moindre essai poétique de la jeunesse, du plaidoyer dont il ne reste que le titre, de toutes les relations qui ont marqué, aux âges successifs de la vie, l'adolescent, l'homme privé ou

le personnage de premier plan. Le lecteur de ce livre ne se rendra jamais compte de la somme de travail et de connaissances sur laquelle il repose. Ce récit continu et si cohérent suppose l'accumulation de données dispersées dans des documents disparates (lettres, plaidoyers, inscriptions) d'auteurs différents, latins ou grecs. Ces données, bien souvent, offrent des difficultés d'interprétation ou bien laissent des zones d'obscurité, sur lesquelles le monde savant tente d'apporter quelque lumière, en échafaudant des hypothèses. P. Grimal fait parfois allusion à ces incertitudes, mais ne dit souvent rien des raisons et des réflexions approfondies qui l'amènent à prendre parti dans le débat des érudits. Le lecteur ne saura jamais que quelques lignes aisées qui se lisent avec agrément, ont coûté à l'auteur des semaines du plus austère labeur.

Les réflexions que m'inspire le livre de Pierre Grimal décevront sans doute quelques lecteurs qui auraient souhaité, bien légitimement, un débat contradictoire sur Cicéron, qui, certes, ne manquerait pas d'intérêt. Je ne puis pas contredire Pierre Grimal. Son livre m'a appris beaucoup de choses que je ne savais pas, ou bien a précisé ce que je savais mal. Mais son livre n'a pas changé l'idée que je m'étais faite de Cicéron. Bien au contraire : tout ce que j'ai découvert au long de ces pages si denses est venu confirmer mon jugement sur Cicéron. Je parle de jugement, à bon droit je crois, car il s'agit bien de cela : Cicéron a été périodiquement jugé, très souvent sévèrement. Sa personnalité et les valeurs qu'elle représentait ne pouvaient laisser indifférentes les générations successives. Mais parce que l'homme est porteur de grandes valeurs humaines, fondamentales, le jugement ne vient pas seulement au bout de la pure logique d'un raisonnement bien étayé. L'homme engage autre chose et bien plus que notre dialectique. Cette cause relève finalement — comme dans les grands procès — de « l'intime conviction » que l'on s'est formée « en son âme et conscience ». Dans le cas de ce livre, « l'intime conviction » de l'auteur et celle du recenseur sont identiques.

Pour donner un aperçu du contenu de l'ouvrage, il ne peut être question d'analyser ou même de résumer un livre d'un demi-millier de pages. Je voudrais seulement signaler certaines lignes maîtresses de l'œuvre de Pierre Grimal, qui illustrent la profondeur et la cohérence de sa pensée. Tout au long de son livre l'auteur n'oublie jamais les origines de Cicéron, la terre et le municipe qui ont marqué définitivement sa pensée et sa sensibilité. Il excelle à associer la petite et la grande histoire, à évoquer les prolongements de la première dans la seconde qui révèle toute la portée de la première. Nul doute que l'auteur ne connaisse aussi l'amour du terroir, lui qui sait si bien regarder le village de Cicéron et en parler avec cette tendresse. Le biographe discerne aussi très tôt, chez le jeune Cicéron, une propension à idéaliser la réalité — ce qui explique son goût pour l'épopée et le mythique — qui se poursuivra tout au long de sa vie ; il s'agit là d'une sorte de platonisme originel, un « rêve intérieur », qui le conduira à souhaiter de devenir censeur pour faire triompher la morale, ce qu'il tentera de faire encore, de façon méritoire, dans son gouvernement de Cilicie, ce qui fera enfin le tourment et l'échec de sa vie, parce qu'il n'eut pas conscience qu'il entretenait une

chimère, contredite quotidiennement par les faits : l'idée très haute qu'il se faisait de la *Res publica*, en exigeant de ses concitoyens des vertus qu'il était illusoire de leur demander, parce qu'elles étaient incompatibles avec la pratique de compétitions et de rivalités, qui constituait le fondement et comme l'essence même de ce régime. Il est vrai que le *De re publica* révèle un Cicéron plus clairvoyant et plus audacieux sur le plan de la pensée, qu'il ne le fut sur celui de l'action ; et c'est par cet ouvrage qu'en tant qu'homme politique, il se survécut à lui-même : il entrevoyait un avenir pour Rome dans l'équilibre des régimes, sous la clé de voûte d'un *Princeps*. Notons au passage quelques lignes humoristiques : nous voyons Cicéron, homme du monde en Sicile, lors de sa questure, républicain pur et convaincu, mais de très bonne foi, qui découvre avec stupéfaction que d'excellents rois peuvent exister ! Il s'en souviendra très précisément dans le *De re publica*.

Pierre Grimal est également très attentif à éclairer tous les actes et tous les écrits de Cicéron à une double lumière, et cela conjointement : la lumière des événements contemporains, ce qui fait apparaître les préoccupations, en particulier politiques, de Cicéron ; et d'autre part la lumière du débat philosophique intérieur de Cicéron, ce qui révèle chez lui une cohérence de la pensée et de l'action, toujours inspirée par le souci de la beauté morale, l'*honestum*. Ainsi s'expliquent les périodes les plus discutées de sa vie, qu'il s'agisse de la palinodie, en 56 ; du choix de rejoindre Pompée, en 49 ; ou des œuvres d'apparence intemporelle comme les *Paradoxes* ou les *Tusculanes*. A diverses reprises également, l'auteur est amené à préciser en quel sens on peut parler d'un éclectisme de Cicéron, qui ne va pas sans critique et qu'il faut donc mettre au compte, non pas du tout d'une compilation artificielle, mais d'une réflexion personnelle approfondie.

Le biographe étudie, à chaque fois de près, les périodes de la vie de Cicéron qui lui ont valu le plus de sévérité dans des blâmes qu'il rappelle et expose. Ces enquêtes sont menées avec une finesse d'intelligence à propos des événements et des hommes, et une honnêteté qui conduisent Pierre Grimal à discerner et à reconnaître en Cicéron des formes de courage, philosophique ou politique, là où des enquêtes moins affinées dénonçaient vanité, irrésolution ou couardise. Ainsi lorsque Cicéron dans des moments difficiles, en 46, après le retour de César, ou après les ides de Mars, s'éloigne de Rome, n'est-ce point par dérobade, mais par souci de prendre des contacts, de découvrir et de stimuler des hommes de valeur pour le salut de la *Res Publica*. L'auteur attire notamment l'attention sur la clairvoyance de Cicéron dont il cite de nombreuses et pénétrantes prévisions, au milieu de l'aveuglement général, qui se sont avérées. Tout compte fait, Cicéron apparaît supérieurement intelligent, en sorte qu'il percevait plus et mieux que ses contemporains la complexité des situations. Quand d'autres avaient déjà pris un parti, sur une évaluation sommaire des événements et des hommes, lui réfléchissait encore à ce que ces autres n'avaient pas vu, pas même soupçonné. Peut-être aurait-il pu dire comme Jules Lemaître : « Je voudrais agir et je finis toujours par penser ». Et il y avait effectivement matière à réfléchir ! Ce livre le montre excellemment. Pierre Grimal enfin suit un filon précieux qui explique beaucoup de choses chez l'homme politique, car

il s'agit de son idée majeure, suivie avec persévérance et même une sorte de passion par Cicéron, tout au long de sa carrière : l'établissement ou la sauvegarde ou la restauration, selon les moments, de la *Concordia*. Une clé pour l'intelligence de sa vie politique.

La dernière ligne de force que je voudrais relever dans l'ouvrage de Pierre GRIMAL est particulièrement originale : le sens religieux de Cicéron. Les commentateurs en parlent peu, généralement, et il est vrai que l'image parfois reçue d'un Cicéron inconsistant dans sa pensée comme dans son caractère, essentiellement vain et vaniteux — ce qui signifie vide et amoureux du vide — ne peut laisser place, en un tel homme, à l'ombre même d'un sentiment religieux. Mais — et j'observe, ici encore, la cohérence du livre de Pierre GRIMAL — non seulement il relève, de fait, dans les comportements et les écrits de Cicéron, tout au long de sa vie, des indices significatifs du sens religieux, mais encore le portrait moral qu'il trace de son personnage implique chez lui ce sens religieux. Pierre GRIMAL voit très juste en tout cela. Il me paraît penser sur ce point, mais sans doute à son insu, exactement comme le jeune Augustin qui, à dix-neuf ans, faisait de l'*Hortensius* une lecture que confirmera l'auteur des *Confessions*. Augustin déjà reconnaissait à Cicéron, au-delà de la qualité de l'expression, *lingua*, les qualités du cœur, *pectus*. Il est vrai qu'Augustin déplore — et comment en serait-il autrement? — de ne pas trouver le nom du Christ dans l'œuvre de Cicéron, mais — et voici qui est capital — Augustin identifie tous les appels au dépassement qu'il lit chez Cicéron à propos de la conversion à la philosophie, de l'*amor Sapientiae*, à autant d'appels au retour à Dieu, *ut ad te redirem*. S'il est vrai que, de quelque nom qu'on l'appelle, le sentiment religieux — je ne dis pas la foi chrétienne — commence avec tout dépassement de soi, comment s'étonnerait-on de le trouver chez Cicéron dont le cœur a tant vibré aux appels de la grandeur morale et l'âme tant espéré l'immortalité? Il reste qu'une étude mériterait d'être menée sur ce sujet de la religion de Cicéron, sur laquelle on trouve parfois d'excellentes pages. Il y faudrait notamment une recherche systématique sur les emplois du terme *deus* au singulier, une étude sur le thème de l'immortalité de l'âme, également une grande attention à quelques textes rares, mais lumineux sur la nature spirituelle de l'âme, enfin et sans doute, fondamentalement, une recherche sur l'idée de la parenté de l'homme et de la Divinité.

Je voudrais maintenant revenir sur diverses questions, abordées dans le livre de Pierre GRIMAL, et proposer quelques réflexions, très librement. Parmi les continuités qu'observe Pierre GRIMAL dans la vie et la pensée de Cicéron, il faut remarquer ce qu'on pourrait appeler la conception municipale de la vie politique. On trouve là chez l'Arpinate une rémanence de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, une fidélité aussi à toutes sortes de valeurs familiales, terriennes et morales. Ce fut pour lui une richesse intérieure, mais aussi un secours. En diverses circonstances difficiles de sa vie, il sut s'éloigner de Rome, non pas par couardise ou irrésolution, mais parce qu'il savait que tout ne dépendait pas de Rome ni ne se faisait dans la seule Rome, parce qu'il éprouvait le besoin de retrouver le contact plus humain des municipes, d'y puiser des informations sur la mentalité des

populations et enfin parce qu'il entendait bien contribuer à former l'opinion de tous ces citoyens. Et nous voyons en effet que les municipes répondaient bien à l'attente de Cicéron qu'ils comprenaient, et surent en diverses occasions l'accueillir et le soutenir. Pourtant cet esprit municipal semble avoir conduit Cicéron à une erreur qui lui fut fatale : il crut pouvoir transposer la vie politique d'un municipe, avec toutes ses vertus, à Rome, comme s'il n'y avait entre un municipe et Rome qu'une différence de taille. En réalité, entre un municipe et Rome, qui était déjà la capitale d'un Empire, il n'y avait plus de commune mesure. La vie politique d'un municipe se déroulait entre gens qui se connaissaient, ce qui limitait chez les candidats la possibilité de mentir et chez les administrés le risque d'être bernés. Le bien commun du municipe était plus immédiatement perceptible et plus concret aux yeux de tous, ce qui ne permettait guère de fonder une carrière politique sur une imposture.

A Rome, il en allait tout autrement et l'on voit souvent Cicéron déçu par les alliances qui se font et se défont, par les malversations qu'il découvre jusque chez ses amis, par les intérêts qui guident des hommes sans lucidité et sans courage, par la difficulté qu'il rencontre, dans un monde sans *fides*, à situer les hommes et à savoir sur qui l'on peut compter. Et lorsque Cicéron, avec l'ampleur de l'intelligence et la générosité qui sont les siennes, pense au bien commun et le conçoit, en l'étendant par cercles concentriques, de la famille à la patrie et à tout le genre humain, personne ne le suit. Un bien commun trop général et à trop long terme est aussi trop exigeant pour l'intelligence et pour le cœur. Il y faut une sorte de foi. L'on comprend alors, en même temps, le souci majeur de Cicéron d'établir à Rome une *concordia* qui lui rappelle la cohésion municipale où il voit un exemple, mais aussi la fragilité perpétuelle de cette *concordia* qui ne résiste jamais longtemps aux forces centrifuges des intérêts personnels immédiats et sordides des hommes politiques à Rome.

« L'ascension difficile » est un chapitre, également difficile à lire, sans doute parce que l'auteur doit conduire son lecteur, à la suite de Cicéron, à la rencontre de multiples personnages, l'initier à leurs intrigues et à leurs volte-face. Plus difficile à lire encore pour les amis de Cicéron, non pas qu'il faille se rendre aux raisons de ses détracteurs qui l'accusent injustement de s'être trouvé à l'aise dans ce milieu, de s'être prêté au jeu des malversations et d'en avoir profité. Pierre Grimal fait bien valoir que Cicéron conservait, au cours de cette période, le sens des grandes valeurs auxquelles il avait voué sa vie, et d'abord le culte de sa patrie et de l'unité du Peuple Romain, la *concordia*. Ce qui est vrai, profondément. Il reste désolant de constater que les vices, non pas du caractère de Cicéron, mais du système politique dans lequel il se trouve engagé, contraignent cet homme de cœur, à moins de consentir à disparaître de la scène politique — qui représente pour lui le service de la cité — à soumettre sa conscience aux nécessités iniques des compétitions électorales. Cicéron se trouve pris entre l'incontournable nécessité de procéder par voie d'élection, pour éviter la tyrannie, et le constat de l'irrépressible immoralité qui entache ces campagnes, où les hommes se déshonorent, comme l'atteste l'accumulation des lois *de*

ambitu, qui prouve, à la fois, leur urgence et leur inefficacité. Sur cette véritable tragédie de la conscience civique, la lecture de ce livre est passionnante, précisément parce qu'il découvre les passions à l'œuvre dans la vie politique et en déroule devant les yeux le processus inexorable, pour la ruine des honnêtes gens et d'abord de Cicéron. Les lecteurs d'un certain âge trouveront à ce livre un goût d'amertume, non pas du tout du fait de l'auteur dont l'écriture reste toujours parfaitement sereine, ce qui ne veut pas dire insensible, mais parce que bon nombre de ces intrigues, de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces cupidités, mais aussi la fureur des violents ou la sottise des foules, leur rappelleront bien des souvenirs !

L'on a beaucoup écrit sur l'attitude de Cicéron dans ses revers politiques, sur son découragement, sa lâcheté, ses compromissions avec César notamment. Jugements trop sévères, souvent tout à fait injustes, sans doute par manque d'intelligence des situations et de l'homme. Ceux qui, en quelque domaine que ce soit, ont fait la très cruelle expérience de la trahison des chefs — tels étaient, au regard de Cicéron, tous ceux, triumvirs en tête, qui se proposaient d'accaparer le pouvoir, et ainsi de trahir la *res publica* — savent qu'il arrive un moment où la poursuite des efforts ne sert plus à rien ni à personne, et que, si elle veut être héroïque — et précisément parce qu'elle l'est — elle doit s'attendre à ne rencontrer que les quolibets des médiocres. Ce choix cependant reste toujours possible... « pour l'honneur ! » Cicéron n'a pas fait ce choix. Peut-on dire pour autant qu'il ait forfait? Je ne le crois pas : Cicéron ne fut pas un héros, il fut un philosophe, comme l'a très bien dit Pierre Grimal. Le problème de l'attitude à adopter ne s'est pas posé à lui, du reste, en termes d'héroïsme ou de démission. La persévérance inutile — et parce qu'elle était telle — lui paraissait condamnable : elle ne pouvait que rompre la concorde qui était son but politique ultime, pour rien. Or, écrira-t-il dans le *De officiis* : *Virtutis enim laus omnis in actione consistit.* Et la solution à laquelle se résout Cicéron, en avril 59, lors du premier triumvirat, anticipe curieusement le *Suaue mari magno* de Lucrèce : *cupio istorum naufragia ex terra intueri.* Ces quelques mots donnent bien la mesure de la distance qui sépare Cicéron de Caton. Lorsque la guerre civile éclatera, Cicéron et Caton penseront, au fond, la même chose des deux protagonistes et de leurs ambitions, surtout si l'on en croit le discours du second dans la *Pharsale*, livre II, de Lucain, mais les deux hommes, même s'ils se rangent finalement dans le même camp, n'y prendront jamais les mêmes partis. Question de *decorum* par rapport à la personalité de chacun, expliquera Cicéron dans le *De officiis*, à propos du suicide de Caton. Cicéron n'est pas, en effet, stoïcien de la stricte observance, comme Caton. Il n'est pas non plus « soldat dans l'âme », comme Caton, avec tout ce que cela implique d'absolu dans la générosité et l'abnégation.

Ce qui ne veut pas dire que Cicéron fut tout à fait indifférent à la chose militaire. Pierre Grimal écrit dans son introduction, à propos de la *dignitas* et de la gloire, que Cicéron « ne voulut pas les devoir à des entreprises militaires... n'éprouvait pas le besoin de demander à la gloire militaire ce qu'il avait obtenu par son prestige d'orateur ». Est-ce tellement sûr? De

fait sa carrière ne fut pas militaire. Je ne crois pas davantage, je l'ai dit, qu'il ait eu le caractère trempé d'un homme d'armes. Et je le crois sincère, en outre, sur le plan des idées, lorsqu'il écrit le *Cedant arma togae*. Mais en même temps, Cicéron avait trop de cœur pour ne pas éprouver la nostalgie d'une gloire plus généreuse et plus pure que celle des réussites de la vie politique. Et c'est pourquoi, dans le *De officiis*, il entend soumettre, impérativement, les opérations militaires à des règles morales et juridiques exigeantes. Il se prit très au sérieux, trop au sérieux au regard des faits, lorsqu'il remporta quelques succès dans le mont Taurus en Cilicie : il crut se sentir effleuré par l'aile de cette gloire militaire ! Mais lorsqu'il arrive en Épire, au camp de Pompée, il lui suffit d'un coup d'œil sur la tenue des hommes, pour se rendre compte que cette armée sera sans mordant et n'aura pas même de solidité. Plus significatif encore : dans certaines circonstances très graves de sa vie politique et de sa vie d'orateur — les deux sont étroitement liées — quand il jugeait indispensable de doter son éloquence d'un souffle plus noble, pour inspirer à son auditoire un supplément d'âme, il apparaissait en tenue militaire. Enfin, peu avant sa mort, il explique à son fils — qui s'était révélé brillant cavalier, comme chef d'escadron, à seize ans, aux ordres de Pompée — que la qualification militaire est la première qui s'impose, pour faire carrière et accéder à la gloire. Il faut lui reconnaître, à tout le moins, le mérite de n'avoir jamais étouffé en lui le grand sentiment qu'il avait de la gloire militaire, et de n'avoir jamais avancé le prétexte que les raisins en étaient trop verts !

Pierre Grimal fait état, à diverses reprises, du blâme adressé à Cicéron par certains critiques pour sa naïveté. L'auteur, avec l'honnêteté qui est l'un des caractères de son livre, répond qu'il fut peut-être naïf en effet. Que faut-il en penser? J'observerai d'abord que l'on reproche à Cicéron à la fois la naïveté et l'intrigue, l'impulsivité et l'irrésolution, le scrupule et la malhonnêteté. Avait-il à ce point le don d'allier les contraires? En outre on lui adresse toujours ces reproches à l'occasion de ses déboires. Ne risque-t-on pas de faire de l'échec, en tant que tel, le critère pour juger des qualités morales et conclure, dans son cas, au vice? Toute la littérature antique nous apprend — et ce n'est pas son moindre mérite — qu'il existe des infortunes du sage ou du héros, qui ne sont pas des tares. Mais revenons au grief de naïveté. Je pense qu'il fut parfois, sans doute, naïf — mais non pas inconscient — et que cela l'honore. L'absence totale de naïveté chez les hommes qui la préconisent, les conduit inévitablement au refus systématique de tout engagement : dans des entreprises, parce qu'elles représentent à chaque fois un risque ; vis-à-vis des personnes, parce que tout engagement implique que l'on accorde sa confiance à autrui. A défaut de consentir quelque naïveté — consciente, bien sûr, mais qui soutiendrait que Cicéron fut un niais ! — on doit exclure de la vie tout risque, toute gratuité, toute confiance et finalement toute action. Ceux qui prétendent avant tout n'être pas naïfs et ne jamais « se faire avoir », ne sont-ils pas, finalement, dans la vie, que des impuissants ! Or il existe justement chez Cicéron ce sens de la gratuité, de la valeur d'un engagement au service des valeurs morales, pour obéir à de grands sentiments et soutenir de belles causes. C'est ce qui fait que l'œuvre

de Cicéron, dans l'enseignement, est un instrument privilégié d'éducation : son éloquence fait toujours vibrer la jeunesse — j'en suis le témoin émerveillé — à moins que la jeunesse ne soit plus digne de son âge — mais je n'en ai jamais fait l'expérience.

Ne prêtons pas pour autant à Cicéron un idéalisme échevelé. Naïf peut-être, mais conscient, parce qu'il est philosophe platonicien et qu'il vit perpétuellement le débat qui s'instaure sans cesse entre la théorie et la pratique, l'idéal et la réalité. Ce qui explique beaucoup de choses dans son art oratoire. Cicéron pense qu'il existe chez les hommes une aptitude à concevoir de beaux sentiments, une sorte de nostalgie de la grandeur, en même temps qu'une pesanteur qui les condamne à suivre des sentiments et des intérêts médiocres. Son éloquence jouera à la fois sur ces deux registres des sentiments grands et médiocres, ici encore *in utramque partem*. Il évoquera de grands thèmes, pour élever son auditoire, mais lui fournira en même temps les informations de l'intérêt, éventuellement flattera les vices : la foule pourra penser qu'elle sert une grande cause, mais se laissera entraîner par intérêt ou pire encore. C'est ainsi que l'orateur des *Philippiques* fait appel à toutes les valeurs morales et romaines contre Antoine, mais c'est ainsi également qu'il manie l'argument de la peur, suivant un dosage savant : il faut que la foule ait assez peur d'Antoine pour se mobiliser contre lui, mais il ne faut pas que cette foule ait trop peur de lui, parce que la lâcheté l'emporterait, et elle se donnerait à lui. D'où cette trouvaille cynique : Antoine est une bête fauve, dangereuse, qu'il faut donc exterminer ; mais l'animal est déjà pris au piège, il suffit donc de l'achever, sans risques. Cicéron donne à entendre que l'adversaire est déjà à terre et seul, pour que tous se ruent sur lui. Il parle le langage de la grandeur, mais mise, pour l'emporter, sur la lâcheté des hommes ! Que d'hommes, jusqu'à nos jours, ont employé ce procédé, sans savoir que Cicéron l'avait utilisé et surtout sans avoir son talent. De la même manière, Cicéron présente volontiers ses adversaires comme une minorité, quitte à expliquer, lorsque les opposants sont, de toute évidence, très nombreux et qu'ils se sont éventuellement déclarés par un vote, qu'ils ont été surpris, qu'ils n'ont pas compris ou pas voulu ou qu'ils ont accompli à contrecœur ce qu'on leur a fait faire, et qu'ils sont finalement d'accord avec lui ! Par ces procédés, l'orateur fait jouer en sa faveur le réflexe des lâches qui veulent être du côté du plus fort, c'est-à-dire du plus grand nombre, et d'autre part Cicéron, qui sait qu'il faut plus de courage pour poser un geste que pour ne rien faire, permet à tous les médiocres, qui n'oseraient pas faire un geste pour le rejoindre, de se trouver ralliés à lui, sans avoir à bouger. Cicéron croit à la grandeur morale, du plus profond de son être, mais il sait aussi que rien d'important ne peut être accompli dans la *Res publica* sans le concours d'une majorité de citoyens, ce qui veut dire sans le concours d'un certain nombre de gens auxquels il faut aussi s'adresser, avec des arguments à leur portée, sordides.

L'on retrouve dans cet ouvrage l'un des traits qui caractérise toute l'œuvre de Pierre Grimal, le souci de replacer l'œuvre littéraire dans le contexte temporel et spatial (le plus précis et le plus concret possible) qui explique l'inspiration de l'auteur et qui facilitait aux contemporains l'in-

telligence du message. Pierre GRIMAL est amené ainsi à fournir pour certaines œuvres un éclairage rarement considéré. On a souvent répété qu'à la suite de ses déboires politiques, Cicéron, pour s'arracher à une actualité trop décevante et douloureuse, avait voulu « revenir à ses chères études », qu'il avait composé des traités de théorie ou d'histoire de la rhétorique, sans rapport avec les événements du moment, ou bien qu'il avait entrepris des œuvres de réflexion philosophique, inspirées des Grecs, se consacrant ainsi à une œuvre littéraire « désengagée » qui l'entraînait loin des vicissitudes de la conjoncture, dans des spéculations intemporelles où il retrouvait la sérénité. Tout au contraire, d'une manière remarquable par sa sobriété et sa pertinence, Pierre GRIMAL explique à la lumière de l'actualité politique, le *Brutus* et les *Paradoxes des stoïciens*, mais aussi l'*Orator* et l'*Hortensius*, également le *De fato*. La *Consolation* est perdue et ce peut être la perte la plus grave que nous devions déplorer de l'œuvre de Cicéron, parce qu'il s'agissait d'une œuvre essentiellement personnelle, à la fois par son origine et par la finalité qu'elle poursuivait. Elle nous aurait appris beaucoup de choses sur l'homme. Ce deuil fut très cruel, mais ne jeta pas Cicéron, comme on le lit parfois, dans un découragement où il n'est plus qu'une épave. Certes, Cicéron souffre et accepte même d'éprouver la douleur, consciemment, afin de ne pas manquer d'humanité — comme y conduisaient certains philosophes, vis-à-vis desquels il garde sa liberté, comme toujours : question d'éclectisme, ici encore, mais d'éclectisme éclairé, au nom des valeurs de l'affection et d'un plus grand courage. Mais en même temps Cicéron lutte contre la pieuvre du chagrin, s'aidant parfois de l'amitié, souvent du spectacle de la nature, toujours du travail de la pensée, qu'il lise ou qu'il compose.

Cicéron, on le sait, conçut le projet d'élever un monument, *fanum*, à la mémoire de sa fille. Certains commentateurs y voient plutôt un monument à la mémoire de son chagrin, finalement de lui-même, une nouvelle manifestation de cette infatuation de soi, faite d'orgueil, d'ambition et de vanité, qu'on lui a tant reprochée, ce qui n'est, à vrai dire, qu'un enchaînement de contresens. Nous touchons ici à la conviction la plus intime de Cicéron, la grandeur de l'homme, et à partir de là, à ce qui lui paraît une exigence de cette grandeur : la survie. Il attachait la plus grande importance à la pensée de Platon sur ce sujet. Mais comme tout n'est pas grandeur dans l'humanité — il a écrit des lignes pénétrantes pour distinguer la *natura non uitiosa* de la *natura* empirique — il avait pensé devoir réserver l'immortalité à ceux qui ont rendu de grands services à leur patrie dans le *Songe de Scipion*. Il s'agissait pour lui d'une profession de foi en laquelle il s'engageait personnellement. Tout ce que Cicéron entreprend d'ambitieux — où l'on stigmatise son orgueil — dans l'ordre politique, tout ce qu'il fera ensuite dans la composition d'une œuvre philosophique, destinée essentiellement à lui permettre, dans sa disgrâce, de rendre encore, envers et contre tout, un service signalé à sa patrie, tout cela n'a pas d'autre inspiration et d'autre but que de mériter l'immortalité réservée aux grands serviteurs de la patrie.

La mort de Tullia qu'il aimait, pour qui il avait une grande admiration, le plaça, bien évidemment et avec quelle exigence douloureuse, de nouveau,

devant le problème de la survie, sans pouvoir, pour autant, malgré son affection et son admiration pour elle, prétendre compter sa fille parmi les grands serviteurs de Rome. C'est alors, très probablement, que sous l'effet de l'affection et de la douleur, la pensée de Cicéron fit accomplir un immense progrès à son *humanitas*, à sa conception de l'homme : ce n'est pas seulement et d'abord l'*agir* de l'homme, l'étendue des services rendus, qui appelle l'immortalité, mais, plus fondamentalement, son *être*, avec les qualités dont il a fait preuve, qui requiert cette immortalité. Le monument prévu pour Tullia n'avait pas pour objet de pérenniser le chagrin du père, pas même, sans doute et en premier lieu, d'honorer la mémoire passée de Tullia, mais, selon toute vraisemblance, il avait pour objet, essentiellement, de professer une espérance. Dans ce contexte de la pensée de son ami, on s'explique l'opposition d'Atticus à un projet dispendieux qui, pour cet épicurien, était sans objet. Mais on peut s'expliquer aussi que Cicéron, comme il semble bien, y ait finalement renoncé. Il aurait compris le caractère inadéquat, voire dérisoire — il parle d'*ineptiae* — d'un monument matériel, élevé à grands frais, pour attester la survie invisible de Tullia dans un autre monde. De ce *fanum*, qui comprendrait la signification que lui destinait l'espérance du père?

Le 7 décembre 43, Cicéron quittait sa villa de Gaète, en direction de la mer qu'il n'atteindrait pas. En s'éloignant, au rythme des porteurs de sa litière, Cicéron devait méditer sur sa vie qu'il savait en péril. Il pouvait se reconnaître le mérite d'avoir prévu, dès la seconde *Philippique*, que l'un des deux protagonistes, Antoine ou lui, devrait mourir. Il avait été lucide quand tant d'autres voulaient l'engager dans le piège de la négociation, qu'il refusa toujours. Peut-être pensait-il à son *De republica*, aux premières pages où il expliquait qu'il fallait consentir à entrer dans le bourbier de la vie politique pour être à même de prendre en mains le destin de l'État, si la patrie devait, un jour, se trouver en danger. Il pouvait, là aussi, estimer qu'il avait accepté tous les risques de la vie politique, jusqu'à être éclaboussé — encore de nos jours — de ses salissures. Et il ne voyait plus qu'une situation pût s'offrir à lui où il aurait encore la possibilité et donc le devoir de saisir à nouveau les rênes de l'État. Il est alors possible que, poursuivant sa méditation, il se soit souvenu de la fin du *De re publica*, de ce fameux *Songe de Scipion* dont le sujet l'avait toujours préoccupé et sur lequel il était revenu par écrit dans l'*Hortensius* et les *Tusculanes*, certainement aussi dans sa *Consolation*, l'immortalité.

Lorsque le cortège qui l'accompagnait rencontra les tueurs d'Antoine, Cicéron fut parfaitement lucide, une fois encore, sur le sort qui l'attendait. S'il fit le geste qu'on lui prête, d'avoir spontanément tendu la tête au glaive qu'Hérennius — dont il avait sauvé la tête, par son éloquence, dans un procès — allait dégainer, il n'est sans doute pas juste de n'y voir qu'un geste de découragement. Cicéron, sans doute, comme Turnus le sera à la fin de l'*Énéide*, est indigné par l'injustice de l'histoire et révolté par les ignominies d'une vie politique qui fait fi de toute *fides*. Mais Cicéron n'a pas renoncé à sa conviction fondamentale sur la grandeur de l'homme. Son geste, qui abandonne la vie de son corps au coup absurde d'un sicaire inculte, n'est-il pas aussi l'affirmation de l'espérance, dont il avait tant parlé, d'un autre

monde où les grandes valeurs du service et de la vertu ne sont plus profanées, mais reconnues et définitivement honorées?

En terminant la lecture de ce livre, je suis porté à penser que deux choses ont été fatales à Cicéron — à sa carrière, à sa vie et jusqu'à sa mémoire — qui sont trop étrangères au commun des hommes. D'abord, cette supériorité de l'intelligence qui perçoit ce que les autres ne voient pas et qui réfléchit sur toutes choses en philosophe, le vouait à l'incompréhension. D'autre part, cette élévation morale qui, en certains cas, au moment de rejoindre Pompée par exemple, pouvait l'amener, en toute lucidité, à négliger toute considération d'intérêt, pour se régler sur les seuls impératifs de sa conscience personnelle : l'*honestum* et la *pietas*, ce que nous appelons l'honneur, devait le vouer aussi à l'incompréhension et parfois sans doute à pis encore, à l'*inuidia*. Il arrive que l'intelligence ou l'honneur soient perçus comme des privilèges que les hommes se pardonnent difficilement ; quand ils sont réunis, ne risquent-ils pas, parfois, d'apparaître impardonnables?

Sur le destin tragique de Cicéron, l'ouvrage de Pierre GRIMAL, toujours érudit, souvent profond et émouvant, donne beaucoup à réfléchir.